



HAL
open science

Transect urbains et récits du lieu. Des ambiances au projet

Nicolas Tixier, Pascal Amphoux, Jennifer Buyck, Didier Tallagrand

► **To cite this version:**

Nicolas Tixier, Pascal Amphoux, Jennifer Buyck, Didier Tallagrand. Transect urbains et récits du lieu. Des ambiances au projet. Ville, territoire, paysage. Vers une nouveau cycle de pensée du projet, Editions des Presses Universitaires de Saint-Etienne, pp.50-57, 2016. hal-01518311

HAL Id: hal-01518311

<https://hal.science/hal-01518311>

Submitted on 4 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Transect urbain et récit du lieu

Des ambiances au projet

Nicolas Tixier
Pascal Amphoux
Jennifer Buyck
Didier Tallagrand

Pour citer cet article :

Nicolas Tixier, Pascal Amphoux, Jennifer Buyck, Didier Tallagrand, **Transect urbains et récits du lieu. Des ambiances au projet**, in Xavier Guillot, coordination, *Ville, territoires, paysage*, actes du séminaire éponyme (Isle d'Abeau, mars 2015), Saint-Étienne, Publications Universitaires de Saint-Étienne, pp. 50-57, 2016.

Avant-propos

Nous voudrions partager ici un ensemble de postures et d'éléments de méthodes, issus de travaux de recherche autant que de pratiques de projet ou d'expériences pédagogiques, et qui sont devenus, au fil des années, des dispositifs pédagogiques – ou inversement. Il s'agit pour nous de compagnonnages heureux entre les auteurs de cet article, mais aussi avec Naïm Aït Sidhoum, Frédéric Bertrand, Alexandre Costanzo, Dorothée Guéneau, Damien Masson, Steven Melemis, Bruno Plisson, Frédéric Pousin, Jean-Paul Thibaud... tant à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble qu'à celle de Nantes (dans le cadre d'enseignements de licence sur le projet d'espace public) que, plus récemment dans d'autres ENSA pour des workshops (Paris-Belleville, Paris-la-Villette), depuis 2013 dans le cadre d'une nouvelle formation à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble (Master Design urbain – IUG/ENSAG/HEPIA/UNIL/ESAAA) ou depuis 2011 au sein de l'École Supérieure d'Art de l'Agglomération d'Annecy avec le Master Design & espace.

Des situations singulières, un collectif de travail

Regroupées autour de la "chose publique" qui traverse les territoires (les projets et les utopies, l'espace public et le champ des représentations), les expériences pédagogiques, de projet et de recherche dont il sera question ici ont notamment permis de mettre à l'épreuve la notion d'ambiance dans des contextes et situations variés, qui partagent tous deux caractéristiques principales :

- la mise en relation constante des acteurs locaux, des habitants et des usagers ;
- le perpétuel appui sur un collectif de travail, pour l'investigation in situ comme pour la réflexion.

Les étudiants s'emparent d'un territoire, mais aussi de moments, de rencontres, de situations pour construire leur relation au monde et produire des projets, des expériences, des formes,

des actes. Chaque étudiant conduit son travail entre production individuelle et production collective en déployant des projets tout en interrogeant les pratiques de représentation et les pratiques scientifiques qu'il se doit d'explorer, pour ensuite les mobiliser ou non.

En cela l'enseignement du projet urbain et de territoire a permis de développer au fil des années, quelques principes de projet, non exclusifs entre eux ni avec d'autres, mais qui singularisent une approche, un regard et donnent lieu à des formes et des temps pédagogiques, mais surtout publics. De ses activités et expériences, il s'en dégage :

- une problématique commune, le quotidien en projets,
- et une hypothèse méthodologique transversale, le transect urbain.

Le transect urbain

Le terme transect désigne pour les géographes « un dispositif d'observation de terrain ou la représentation d'un espace, le long d'un tracé linéaire et selon la dimension verticale, destiné à mettre en évidence une superposition, une succession spatiale ou des relations entre phénomènes » (Marie-Claire Robic). Appliqué au développement d'un territoire, le transect est une pratique dont les éléments ont été théorisés et mis en application en particulier par l'urbaniste-botaniste Patrick Geddes au début du XXe siècle en Écosse. À la fois pratique de terrain et technique de représentation, le transect est aujourd'hui revisité. Pour nous, il se présente comme un dispositif se situant entre la coupe technique et le parcours sensible qu'il hybride : le transect se construit par le dessin, la photo, le texte, la vidéo autant qu'il se pratique in situ, en général par la marche. Réhabilitant de fait la dimension atmosphérique dans les représentations urbaines, rendant possible l'inscription des récits et du débat entre les disciplines, le transect vise à être un mode d'interrogation et d'expression de l'espace sensible et des pratiques vécues, à l'articulation entre analyse et conception. Le transect emprunte à l'inventaire sa capacité à repérer et collecter les situations singulières autant que paradigmatiques. Pour partie, la construction de la représentation d'un transect renvoie directement aux atlas Mnemosynes d'Aby Warburg en alliant le paradigme indiciaire de Carlos Ginzburg, où l'on passe du plan au fil de la coupe, tracé à partir duquel on peut déployer la ville dans son épaisseur sociale, environnementale, historique. Il vise littéralement à être un espace de travail partageable et amendable entre les acteurs du territoire, de l'habitant à l'expert en passant par le décideur et le concepteur. En termes deleuziens, nous sommes tentés d'en faire le symbole d'une approche de la ville par le milieu.

C'est bien ce potentiel métonymique de la coupe qui permet d'inscrire en filigrane, dans la représentation graphique statique du transect, les récits de vie autant que les perceptions d'ambiance. La coupe n'implique pas de dominante disciplinaire ni d'exhaustivité des données pour un lieu ; bien au contraire, elle sélectionne tout ce qui se trouve sur son fil et autorise, précisément, les rencontres entre les dimensions architecturales, sensibles et sociales, entre ce qui relève du privé et ce qui relève du public, entre le mobile et le construit, etc. Et si l'on prend un peu du recul, elle permet la lecture des strates historiques autant que des répartitions programmatiques.

Entre le grand récit, historique, d'une ville et les micro-récits, pragmatiques, de l'usage, le transect devient un instrument de narration idéal pour penser les ambiances urbaines comme pour inscrire le projet urbain dans une dynamique patrimoniale.

Récit du lieu, lieu du récit

« Lieu du récit ». Louis Marin fait du récit le référent du lieu, précisément ce qui le réfère ou le fait exister. « Les lieux, dit-il, appartiennent au récit, c'est-à-dire à ce discours (dont ils sont les moments primitifs et fondamentaux) où l'expérience peut être référée par une parole qui la dit, réseaux de noms propres ou communs qui jalonnent l'acte de narration dans l'énoncé narratif » – ce que par un juste retour des choses nous appelons « récit du lieu ». Et nous pourrions inverser la proposition, sans en changer pour autant le sens, en disant : « les récits appartiennent aux lieux, c'est-à-dire à cet espace (dont ils sont l'indice éphémère et inépuisable) où l'expérience peut être référée par une pratique qui l'agit, réseau de gestes individuels ou collectifs qui jalonnent l'urbanité des lieux dans leur répétition quotidienne ». Le récit du lieu, c'est pour nous l'acte de narration collective qui fait exister le lieu comme espace de pratiques partagées (l'analyse) ou potentielles (le projet). « Récit du lieu ». Nous faisons alors du lieu le référent du récit. Ce n'est plus nous qui récitons le lieu, c'est le lieu qui « se récite en nous ».

Depuis plus de 30 ans, les méthodes développées au Cresson s'emploient à mettre en récits la parole de tout un chacun sur les lieux, sur le quotidien urbain, notamment à partir de la marche : la rhétorique des cheminements alliée au récit du quotidien inventée par Jean-François Augoyard au début des années 70, la méthode des parcours commentés mise en place par Jean-Paul Thibaud dans les années 80-90 ou encore celle des itinéraires développée par Jean-Yves Petiteau depuis les années 80, nos propres marches collectives (Amphoux, BazarUrbain) développées depuis plus de 15 ans dans le cadre de projets urbains.

S'intéresser à la fabrique ordinaire de la ville nécessite bien souvent de recueillir ce récit du lieu. Ce récit, tout en étant à chaque fois singulier, n'est jamais un. Par nature, il est pluriel et polyglotte. Il s'intéresse aux pratiques et aux ambiances. Il mélange le passé, le présent, le futur et nous renseigne, habitants, décideurs ou concepteurs, sur ce qui fait le quotidien urbain, pour soi, tout autant que pour les autres. Si, pour beaucoup, recueillir ces récits, pluriels et innombrables, n'est pas encore du projet, c'est déjà une mise en situation d'écoute, de réflexion et d'énonciation de son territoire. Mais si pour quelques autres c'est déjà être « en projet », c'est qu'ils s'efforcent de les mettre en forme dans un récit singulier, propre à ce lieu-là. C'est en même temps inventer des espaces, des modalités d'expression ou des représentations qui peuvent être partagées (par le texte, la photo, la vidéo, mais aussi par le corps, la marche, l'exploration, la découverte) donner lieu à des « descriptions épaisses », comme les nomme Clifford Geertz, au sein de processus de conception urbaine inédits, qui associent et « co-génèrent » trois activités réputées indépendantes ou successives : marcher, décrire, projeter.

Paroles données, paroles rendues

Si les habitants, les usagers, les acteurs donnent leur parole, nous avons en charge de leur la rendre. Cela veut dire, en un premier sens, ne pas la confisquer et leur donner la possibilité de la reprendre, de la corriger, de la faire évoluer... Mais cela veut aussi dire qu'il faut en travailler la mise en forme, leur donner une expression forte et accessible, en assurer le « rendu » – dont le but est en particulier de révéler ce que leur parole permet d'énoncer en termes de programme et d'enjeux de projet. « Paroles données, paroles rendues ». S'ils nous donnent leurs paroles singulières sous la forme d'innombrables récits individuels (au pluriel),

nous « la » leur « rendons » sous la forme d'un récit unique et collectif (au singulier). Rendre parole, c'est à la fois la restituer et la transformer. Davantage, c'est la transformer pour la restituer – par le texte et par l'image.

Sont ainsi extrapolés, à partir d'une analyse systématique, au cours du montage, des paroles recueillies au cours des marches successives ou des propos tenus lors des ateliers :

- une série d'enjeux transversaux, récurrents dans les discours, auxquels le projet, dans sa conception générale, devra s'efforcer de répondre ;
- une série d'enjeux localisés portant sur des sous-espaces particuliers, qui ont été identifiés comme tels par la plupart des marcheurs et que le projet se devra de (ré)articuler.

Les premiers constituent des défis à relever, les seconds posent des questions plus circonscrites qui sont enracinées dans chaque type de lieu. Les uns et les autres constituent les arguments, à l'aune desquels pourront être discutées et débattues le devenir des différents lieux et les propositions concrètes de projet.

À cela nous ajoutons un travail d'extrapolation par l'image – photographique ou vidéographique. On s'appuie alors sur deux notions, celle de ce que Siegfried Kracauer appelait au début du siècle dernier miniatures urbaines (tentant de saisir à la fois le quotidien local et la condition urbaine) et celle de Tasckape que propose aujourd'hui l'anthropologue Tim Ingold (tentant de saisir à la fois le paysage et les activités qui se co-définissent dans différentes temporalités).

De la table ronde à la table longue

Mis en pratique dans des cadres professionnels ou pédagogiques, le dispositif de la table longue consiste à disposer, physiquement et matériellement dans l'espace... une longue table, sur laquelle on déploie le transect, la coupe ou la ligne urbaine étudiées. La représentation dudit transect doit comporter un minimum d'éléments exprimant ou suggérant les enjeux à traiter (paroles d'habitants, paroles d'experts, photographies, expression des usages, données quantitatives, zoom sur un point particulier, éléments de diagnostic et d'enjeux, esquisses de projet, etc.). Il s'agit ensuite de convoquer la plus grande diversité d'acteurs concernés par le lieu ou par la question à traiter, pour les faire réagir à ce qui est déjà inscrit, leur demander ce qui manque, ajouter d'autres commentaires, informations ou récits, et surtout pour mettre en débat leurs propres opinions, les confronter aux représentations des autres, les inviter à écouter les discussions qui ont lieu à différents endroits autour de la table, etc.

Cette situation de la table longue donne un cadre d'énonciation inédit au débat public, par lequel la présence du transect oblige chacun à se déplacer le long de la table et presque dans le territoire pour exprimer quelque chose. A l'inverse, la situation de la table ronde, dans les formes classiques de ritualisation du débat public, oblige chacun à rester à sa place, à respecter un temps de parole restreint et à s'éloigner de toute représentation tangible du territoire. L'une et l'autre ne sont pas contradictoires mais bel et bien complémentaires. Là où celle-ci invite à prendre de la distance par rapport aux caractéristiques du site, la table longue invite au contraire à y plonger et se révèle être un dispositif particulièrement efficace sur au moins trois plans différents :

- c'est un dispositif générateur de paroles (par sa simple forme, son caractère infranchissable, mais sa largeur favorisant le face à face, il « fait causer ») ;
- c'est un dispositif collecteur de notations (par sa grande taille, sa linéarité et la mise à disposition de matériel d'écriture ou de dessin, de post-its, il incite à « graffer » la table – qui n'est autre qu'un mur mis à plat) ;
- c'est un dispositif révélateur de réalités vécues (par la représentation de la coupe ou du transect urbain, il est « en soi » narratif et invite à raconter des histoires dans et sur le lieu, à relater des faits et gestes localisés, à dire ce qui se passe ici ou là sur la carte).

Mais la force de la table longue, c'est sans doute de mêler les trois dispositifs, faisant apparaître des moments de consensus ou révélant au contraire de fortes controverses locales, faisant basculer souvent les commentaires dans des esquisses de projet, les esquisses de projet dans le récit d'une histoire vécue, celui-ci dans une notation supplémentaire, faisant encore passer d'une échelle à une autre, du plus minuscule au plus emblématique, de l'intervention habitante à l'orientation urbaine, de l'intervention la plus locale à l'évolution la plus globale de la situation (construite, sociale autant que sensible). Une façon plurielle de mettre le quotidien en débats et en projets.

Retour à la table ronde... qui se fait plateau radio

Saisie du lieu, rencontre, production et partage autour de représentations, mise en projets, activation pour l'expérimentation : autant de choses qui doivent à un moment être débattues et mises en perspective. Le format du plateau radio nous semble offrir plusieurs avantages pour cela :

- C'est un format avec des règles de fonctionnement connues de tous.
- Il y a un temps limité, un animateur, des invités, la parole au public, des chroniques, des courts reportages, des interludes, etc.
- Le cadre technique (microphones, casques, enregistrement, etc.) permet un climat particulièrement propice à la parole et à l'écoute des uns et des autres.
- Un plateau ne vise pas à des conclusions, mais à faire s'exprimer et débattre, dans un temps organisé, des paroles et des expertises sur le devenir d'un territoire.
- Il s'agit d'un temps public, pouvant accepter le direct et être diffusé en différé.

Un contre-point : l'expérience de la « chose publique » sur le temps long

Si les différents points énoncés précédemment permettent l'expérience de la chose publique sur des temps courts et sur des grands territoires, il convient aussi de proposer en contrepoint des temps longs d'investissement sur un lieu donné. Un exemple récent est celui des « Jardins-Fabriques, les haras d'Annecy » dans le cadre de la formation Design & espace de l'École supérieure d'art de l'agglomération d'Annecy (ESAAA), avec l'activation par l'usage d'un ancien haras national quelque peu délaissé situé au cœur de la ville. Bien plus qu'un jardin public, le lieu réouvert au public est investi et géré par les étudiants. Il est devenu projet de territoire et projet de société, mobilisant tout autant les artisans que les élus, les habitants que les institutions. Cette inscription dans la réalité d'un lieu va générer des expériences plurielles sur différents temps, inventant des formes qui traversent des situations singulières dans un collectif de travail.

Investis sur des productions agricoles et jardinières en milieu urbain (champs, champignonnière, brasserie, rucher, petit théâtre...) et ancrés par des constructions physiques éphémères abritant ces usages, les étudiants expérimentent le lieu en y impulsant différents protocoles d'activation : plateau de cinéma, centre d'exposition, projection vidéo, passage piétonnier, atelier scolaire et rencontre avec les habitants... Et par ce jeu croisé, ils font exister un lieu public comme un espace de pratiques partagées qui en constituent le récit à la fois au quotidien et dans un paysage d'activités élargi.

Illustrations



Figure 1 : GWL – Grand Workshop de Licence - Six transects - Plaine Saint-Denis – ENSA Paris La Villette – 2014



Figure 2 : GWL – Grand Workshop de Licence - Table longue - Plaine Saint-Denis – ENSA Paris La Villette - 2014



Figure 3 : Plateau radio public – Villeneuve d'Échirolles – Février 2015 – Master Design Urbain – IUG – ENSAG



Figure 4 : « Mais qu'est-ce donc qu'un espace public ? », Expérience in situ - Licence 3 – ENSA Nantes / ESAAA – janvier 2013



Figure 5 : Jardins Fabriques, Les Haras d'Annecy, ESAAA, 2013-2015.

Éléments bibliographiques

Brayer, Laure, 2014 : Dispositifs vidéographiques et paysages urbains, Doctorat sous la direction de J.-P. Thibaud et N. Tixier, Grenoble, Laboratoire Cresson - ENSAG.

Despoix, Philippe, 2001 : « La "miniature urbaine" comme genre. Kracauer entre ethnographie urbaine et heuristique du cinéma », dans N. Perivolaropoulou et P. Despoix (dir.), Culture de masse et modernité. Siegfried Kracauer sociologue, critique, écrivain, Paris, Éd. MSH.

Geddes, Patrick, 1925 : Talks from My Outlook Tower, Survey.

Ginzburg, Carlo, 1980 nov. : « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », in Le Débat, p. 3-44.

Ingold, Tim, 2000 : The Perception of the Environment. Essays of Livelihood, Dwelling and Skill. Londres, Routledge.

Kracauer, Siegfried, 2010 (pour l'éd. française) : Théorie du film, la rédemption de la réalité matérielle, Paris, Flammarion.

Marin, Louis, 1973 avril : « Du corps au texte. Propositions métaphysiques sur l'origine du récit », in Esprit, 423, pp. 913-928.

Meigneux, Guillaume, 2015 : Pratiques vidéographiques et ambiances urbaines, Doctorat sous la direction de J.-P. Thibaud et N. Tixier, Grenoble, Laboratoire Cresson - ENSAG.

Michaud, Philippe-Alain, 2012 : Aby Warburg et l'image en mouvement, Paris, Éd. Macula.

Pommier, Juliette (entretien mené par), Tallagrand, Didier, Tixier, Nicolas, 2014 nov. : « Le master Design & espace, Ecole Supérieure d'Art de l'Agglomération d'Annecy », Revue Archistorm, pp. 82-87.

Pousin, Frédéric (dir.), Tixier, Nicolas, et al., 2015 : D-Transect, Rapport de recherche ITTECOP, ADEME / Ministère de l'Écologie.

Robic, Marie-Claire, 2004 : « Transect », in Hypergéométrie [en ligne].

Tixier, Nicolas (dir.), et al., 2013 : Amiens 2030, le quotidien en projets, Grenoble, Éd. BazarUrbain.

Tixier, Nicolas, 2015 : « Le transect urbain. Pour une écriture corrélée des ambiances et de l'environnement », in Sabine Barles, Nathalie Blanc (dir.), Écologies urbaines 2, Paris, Éd. Economica-Anthropos / PIRVE, (en cours de publication).

Mini-biographies

Pascal Amphoux est architecte et géographe. Professeur à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes, il mène une activité indépendante de praticien et de consultant sur de nombreux projets architecturaux, urbains et/ou environnementaux (Bureau CONTREPOINT, Projets urbains, Lausanne). Chercheur au laboratoire Cresson (UMR CNRS/MCC/ECN 1563 AAU). Membre du conseil scientifique European Europe, expert auprès de diverses institutions suisses, françaises ou européennes. Auteur de nombreux ouvrages et publications scientifiques portant notamment sur l'environnement sonore et urbain, et de façon plus spécifique, sur les rapports entre la pratique du projet, l'esthétique paysagère et les méthodes des sciences sociales. (Pascal.Amphoux@sunrise.ch)

Jennifer Buyck est architecte, docteure en « esthétique et sciences des arts ». Depuis 2012, maître de conférences à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble où elle est responsable du Master « Design Urbain ». Chercheuse à l'UMR Pacte Territoires, elle collabore aussi ponctuellement avec le collectif BazarUrbain. Auparavant, elle a aussi enseigné à l'École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Lille et à l'Institut National des Sciences Appliquées de Strasbourg. D'autre part, elle a exercé de 2007 à 2012 une activité de projets en agence de paysage. (jennifer.buyck@upmf-grenoble.fr)

Didier Tallagrand est artiste. Enseignant à l'École Supérieure d'Art de l'Agglomération d'Annecy, il coordonne le master design & espace. Ses pratiques artistiques l'amènent à produire des expositions personnelles en France et à l'étranger, il participe à des expositions collectives et conduit des projets en espace public (commandes publiques). Depuis 2010 il est président du Centre d'Art Contemporain Angle situé à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme). Il vit et travaille dans le Gard. (d.talagrand@orange.fr)

Nicolas Tixier est architecte. Professeur à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble, il enseigne aussi à l'École Supérieure d'Art de l'Agglomération d'Annecy et à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble. Chercheur au laboratoire Cresson (UMR CNRS/MCC/ECN 1563 AAU), il mène parallèlement une activité de projet au sein du collectif BazarUrbain (lauréat du palmarès des jeunes urbanistes 2007). De 2003 à 2010, il a été chargé de mission scientifique au Bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère. Depuis 2009, il est président de la Cinémathèque de Grenoble. Ses travaux actuels portent sur le transect urbain comme pratique de terrain, technique de représentation et posture de projet. (Nicolas.Tixier@grenoble.archi.fr)